

Concours de nouvelles 2020-2021 :

Sujet : Origines

L'Enfant de la Mer

Inspiré de faits réels

Mes poumons brûlaient, enflammés par l'oxygène retenu qui pressait leurs parois. Cette chaleur réconfortante me réchauffait de l'intérieur tandis que le liquide glacial caressait ma peau. Contraste exceptionnel de températures et d'éléments.

A l'intérieur, le feu. Le feu de la passion, de l'excitation, de l'adrénaline. Un feu doux et chaleureux, réconfortant. Un foyer, une maison, un refuge.

A l'extérieur, l'eau. La mer d'eau salée, délicate, caresse maternelle, tendre. Une couverture liquide, le foyer originel, la maison de ma création.

Maman disait toujours que la plongée était un retour à nos origines, à nos tous premiers jours sur terre, aux racines de notre conception et de notre croissance. La mer, c'était comme le ventre maternel, le berceau de la vie, vacillant tendrement au rythme des battements du cœur, cadence apaisante. Elle nous avait un jour confié que c'était le seul lieu où elle se sentait pleinement en vie, en accord avec elle-même. Ce soir-là, au coin du feu qui réchauffait le salon de notre cabane secouée par le vent d'automne, ses yeux scintillaient d'une passion brûlante. Le feu dans la cheminée semblait bien pâle face à son regard ardent. C'était la première fois que je regardais vraiment ses yeux : ils m'éblouirent. Ses pupilles étaient dilatées et je ne pouvais que deviner le brun qui bordait ses iris. La profondeur sombre de son regard semblait offrir un passage vers son cœur et la passion qui y brûlait était visible. En me couchant ce soir-là, je me promis d'observer ses yeux à l'avenir. Je le promis aux esprits de la mer, de la même manière que le faisaient souvent les gens du village, priant les dieux de la mer de bénir leur pêche du lendemain. Tout comme ces prières, ma promesse fut emportée par le vent marin, si froid en cette période de l'année. J'avais confiance en lui, il emporterait ma promesse jusqu'au fond des océans.

Les jours suivants, j'observais l'excitation brûler dans les yeux de Maman le matin, lorsqu'elle s'en allait en mer. J'observais le bonheur scintillant au fond de ses iris sombres, les soirs, lorsqu'elle rentrait après une bonne journée de pêche. Et j'observais le manque assombrir son regard les dimanches ou les jours où la mer était trop agitée pour qu'elle puisse s'y aventurer. Ces flammes qui brûlaient au fond des yeux de ma mère me fascinaient. Si bien qu'une admiration religieuse crût au fond de moi : je voulais rencontrer cette force étrange qui obsédait tant ma Maman.

Lorsque ma sœur atteignit ses 9 ans, elle put accompagner ma mère en mer tandis que je restais avec papa au village, sur terre. J'avais 5 ans alors mais, déjà, mon cœur s'emplit de jalousie. Pourtant, j'attendis patiemment mes 9 ans, rêvant chaque nuit d'un jour accompagner ma mère en mer. Lorsque mon anniversaire arriva enfin, ce fut la première chose que je demandai : "Je peux aller en mer avec toi maintenant, Maman ?".

Mon père, homme calme et discret, sirotait son café tandis que Maman lisait sur une chaise, vêtue d'une robe fluide d'un bleu délavé. Je ne la voyais pas souvent sans son habit de plongeuse. Alors je me souvins : c'était dimanche. Mes parents levèrent vers moi des yeux surpris tandis que ma sœur laissa échapper un ricanement. Avant que je ne puisse pénétrer dans la pièce, mon père se leva brusquement. Les veines de son cou étaient saillantes tandis que son teint rougissait. Il ne s'approcha pas de moi. Il me regardait de ses yeux déçus, ses poings étaient serrés. Sa voix, habituellement grave et posée, trembla lorsqu'il s'adressa à moi : "NON. La mer, ce n'est pas pour les hommes.". Sans un mot de plus, il jeta un regard froid à sa femme avant de quitter la pièce. Le

désespoir s'abattit sur moi, balayant immédiatement mon excitation précédente. Mes yeux déjà embués se posèrent sur la figure déconfitée de Maman. Ses yeux brillaient d'une étincelle que je n'avais jamais vue : ils étaient tristes, gris, coupables. Avec un demi-sourire, elle me fit signe d'approcher. Lorsque j'atteignis ses bras, elle me serra tendrement contre elle. Elle sentait la mer et le poisson frais. Sa voix me parvint étouffée : "Je suis désolée mon fils, c'est la tradition." Elle m'expliqua par la suite cette tradition. Nous vivions dans un petit village de l'île de Jeju fondée par une communauté de pêcheurs, les Haenyos, qui pêchaient manuellement en plongeant dans les profondeurs des mers pour récupérer les fruits de mer, crustacés et poissons convoités. La particularité de cette communauté était la suivante : les Haenyos étaient des plongeuses, des femmes. Seules les femmes plongeaient à la découverte des trésors de la mer, seules dotées de capacités d'apnée surprenantes. Les hommes restaient sur terre pour commercer et gérer l'organisation du village. C'était la tradition.

Pour la première fois de ma vie, j'expérimentai un sentiment d'injustice transperçant, si violent qu'il me paralysa. Je ne sais ce que mon père dit à ma mère ce soir-là mais depuis ce jour, nos soirées au coin du feu ne furent plus jamais bercées par la voix de Maman nous contant ses aventures maritimes.

La veille de ma dixième année, un après-midi où mon père s'était endormi, je sortis discrètement de notre cabane et courus vers la plage. Là, se trouvaient les sacs et filets de pêche des femmes parties en mer un peu plus tôt. Je pouvais distinguer à l'horizon la silhouette de quelques unes, plongeant et remontant à la surface pour respirer. Leur capacité à rester en apnée aussi longtemps était légendaire et, pour la première fois, j'en étais témoin.

Comme la plage était déserte et les Haenyos, trop loin pour me voir, je me précipitai tout habillé vers la mer. Lorsque l'eau fraîche entra pour la première fois au contact de mes pieds, je m'arrêtai brusquement. La sensation était nouvelle et exaltante. Lentement, pas à pas, je m'enfonçai un peu plus dans l'eau jusqu'à ne plus pouvoir toucher le sol de mes pieds. Prenant une grande respiration, je plongeai alors tout entier dans l'eau. Je voulais voir combien de temps je pourrais tenir en apnée mais, lorsque je perçus les premiers picotements dans ma poitrine, ma tête se vida et je me trouvai en paix. Le monde était silencieux, filtré par un épais filtre liquide, sourd.

Timidement, j'ouvris les yeux et découvris ce nouveau monde : bleu, flou, magique. Tandis que j'explorais l'étendue de ce monde merveilleux, je perdis toute notion du temps. Je me souviens de chacune des sensations qui m'envahirent ce jour-là. Elles me hantent encore aujourd'hui, berçant mes nuits et mes rêveries.

Mon bonheur ne dura qu'un temps cependant. Très vite, je fus arraché de mon paradis sous-marin par une main ferme sur mon bras qui me tira brusquement vers la surface. La bulle marine, bleue, floue et assourdie explosa bruyamment. Le fracas de la rencontre entre l'eau, mon corps et l'air, et le bruit guttural que j'émis - mélange de ma respiration essoufflée, de ma surprise et de ma désapprobation - finirent de m'extirper de mon rêve marin. Ce ne fut que lorsque la plante de mes pieds entra en contact avec la texture irritante du sable, et que mon corps mouillé perçut la fraîcheur du vent transpercer ses membres, que je pris conscience de ce qui se déroulait autour de moi. Jusqu'alors, j'étais demeuré plongé dans ma transe, obnubilé par le déchainement de sensations que les cellules de mon corps captaient. Mon cerveau, submergé, s'était enfoncé dans un plaisant coma. Mais lorsqu'enfin je me réveillai, mon paradis marin s'écroula. En vue du regard féroce, presque bestial de l'homme qui me serrait fermement le bras, je savais que je venais de passer les portes de l'Enfer.

Cet homme au regard noir brillant d'éclairs, scintillant de la rage qui l'habitait, je ne le reconnus qu'avec peine. Son apparence était pourtant familière : un homme trapu, osseux, aux mains délicates et à la tête imposante, presque trop grosse pour son corps. Le seul élément qui me

troubla, me rendant incapable dans un premier temps de l'identifier, c'était son regard. Jamais je n'avais rencontré regard aussi sombre et violent : la rage, l'horreur et la haine se mêlaient à une autre étincelle que je n'osais chercher à identifier. Ses yeux semblaient presque déments, adjectif que je n'aurais jamais imaginé associé à cet homme habituellement si calme, posé, réfléchi, mutique, presque insensible ; cet homme que j'avais l'habitude d'appeler mon père. Les heures qui suivirent ce constat se déroulèrent dans le flou le plus total et soudainement, je me trouvai assis au coin du feu, la joue brûlante, des cris étouffés me parvenant de l'agitation qui résonnait autour de moi, tandis que je fixais les flammes consumant le bois dans une danse presque irréelle. Sans que je ne le réalise, nous embarquions dès le lendemain dans le chalutier tremblant d'un voisin, papa ayant vendu le nôtre, les valises à la main. Nous nous installâmes sur le continent, loin de la mer, dans la ville d'Ansan, à une trentaine de kilomètres de la capitale. Papa trouva un travail dans une grande entreprise commerciale, tandis que ma sœur et moi entrâmes à l'école secondaire Danwon, bien plus grande que celle du village. Maman, elle, resta à la maison, confinée entre quatre murs, le bruit des voitures, de la ville et l'odeur de pollution qui régnait constamment dans l'air. A partir de ce jour, je ne vis plus jamais ses yeux s'illuminer. Ceux-ci demeurèrent froids, endormis, ternes. Les flammes qui dansaient dans ses yeux bruns par le passé ne firent jamais plus apparition et les mots mer, pêche et plongée furent bannis de notre vocabulaire. L'ambiance à la maison était lourde, pesante et silencieuse. Maman errait à demi vivante à travers les pièces tandis que ma sœur et moi faisons nos devoirs. Notre père rentrait tard, s'asseyait sur le fauteuil et nous observait d'un regard glouton et satisfait. En un clin d'œil, la vie changea du tout au tout, sans que je n'ai le temps de comprendre comment ni pourquoi.

Sept ans s'écoulèrent depuis, sept longues années monotones et identiques. Ma sœur et mon père s'étaient tous deux très bien acclimatés à la vie citadine. Ma sœur était maintenant à l'université tandis que mon père profitait de sa petite vie parfaite, celle dont il avait toujours rêvé : loin de la mer, de la pêche, des odeurs de sel et du vent marin. Il faut croire qu'il préférerait l'odeur de l'essence, du pétrole et de l'encre. Maman, quant à elle, était toujours l'ombre d'elle-même, bien que nous nous soyons tous habitués au vide de son regard ; c'est comme si notre vie passée n'avait été qu'un vague rêve, une hallucination.

A 17 ans, je ne savais toujours pas où me positionner dans tout cela. J'étais intégré à l'école, avais quelques bons amis et m'étais habitué à la vie citadine. Pourtant, la nostalgie ne me quittait jamais et, chaque fois que mes paupières se faisaient lourdes, les images de la mer refaisaient surface, bercées par une multitude de sensations fantômes. J'étais tiraillé entre deux mondes, indécis en plein milieu des combats : de la bataille silencieuse entre mon père et ma mère, de la bataille silencieuse entre la ville et la mer, de la bataille silencieuse entre moi et moi-même.

Je n'avais plus l'espoir d'un jour retrouver la mer et conservais donc jalousement mes souvenirs, emprisonnés sous ma peau. Pourtant, un rayon de lumière vint railler le ciel gris et nuageux du cours de ma vie. La perspective d'un voyage scolaire se dessinait à l'horizon et, avec lui, ma réunion avec les flots.

En effet, afin de profiter de nos derniers jours de repos avant la série d'examens d'entrée à l'université qui nous attendait, les professeurs avaient décidé d'organiser une excursion scolaire : un voyage sur l'île de Jeju, pour illustrer nos cours de géographie. L'occasion était inouïe. Certes la nouvelle d'un voyage scolaire était toujours excitante, mais ma joie était tout autre et provenait de sources bien plus profondes, turbulentes. Mon père n'avait pas eu son mot à dire : la totalité de ma classe irait, donc j'irais ; pas question de se démarquer, c'était impossible pour un homme aussi conformiste que lui. Intérieurement, je jubilais.

Ainsi, après un trajet de bus nocturne, nous nous trouvions sur les quais du port d'Incheon, au petit matin.

L'air était pur, frais et portait avec lui l'odeur qui avait bercé mon enfance. La brise matinale était particulièrement violente et nous transperçait de son souffle glacé. A chaque bouffée de vent, les filles de la classe poussaient de petits râles agacés, leurs cheveux se mêlant en nids d'oiseaux noirs devant leurs yeux. Heureusement, il était encore assez tôt dans la matinée et la moitié des classes somnolait encore ; ainsi, le brouhaha qui nous servait habituellement de chaperon était considérablement réduit et ne venait pas entraver la plaisante sensation qui grandissait en moi. Le paysage était presque mystique : le ciel nocturne du petit matin arborait encore quelques étoiles et la silhouette de la lune. Les quais étaient encore endormis et les rares lumières de vie se reflétaient dans l'eau qui semblait presque grise. Je voyais le monde en noir et blanc, le bruit des vagues contre le ponton résonnant en musique de fond et les effluves salés de la mer imbibant mon cœur. Je me retrouvais transporté sept ans en arrière, je ne pouvais être plus heureux.

Une demi-heure plus tard, nous embarquions à bord du ferry. Les professeurs nous répartirent dans les cabines tandis qu'un garçon derrière moi ironisait sur le nom atypique du ferry : "Sewol Ferry ! Tant qu'à faire, autant l'appeler Séoul Ferry !". Quelques gloussements accompagnèrent sa remarque, mais je préférais me concentrer sur les mots de la professeure. Bientôt, nous fûmes tous installés dans nos cabines. Heureusement, je partageais la mienne avec trois de mes amis. Le bateau se mit enfin en mouvement alors que nous entamions une partie de cartes. Le léger oscillement du bateau sembla provoquer un certain malaise chez quelques-uns mais, chez moi, cette sensation était familière et réveillait une euphorie intenable. Je la sentis vivement, cette vague d'impatience s'abattre sur moi ; le trajet promettait d'être long !

Il doit être 9h ou 9h30 lorsque je perçois un léger changement, brusque mais subtil dans le mouvement constant du bateau. Je parcours la cabine du regard, guettant un quelconque signe, mais personne ne semble l'avoir remarqué. Je tends l'oreille, à la recherche de quelques bribes de conversations mais rien ne parvient à mes oreilles, hormis les bavardages légers de mes camarades de cabine. Je balaie donc d'un revers de la main ce semblant de sensation, mettant cette hallucination sur le coup de la fatigue ou de l'excitation. Pourtant, un étrange poids m'enserme la poitrine.

Une demi-heure plus tard, tous mes sens sont en alerte. C'est alors que je perçois, au fond du couloir, des cris perçants. Je relève la tête. Mes amis aussi ont entendu et me lancent des regards interrogateurs. L'angoisse remue mon ventre et soudain, un mouvement attire mon regard. Mon sac rouge, délaissé à l'autre bout de la cabine, glisse lentement vers moi. Une lumière s'allume au fond de mon esprit et mon cœur accélère : nous coulons !

Je me lève d'un bond, prêt à alerter nos professeurs et à les aider à communiquer la marche à suivre. Au moment où ma main se pose sur la poignée, les enceintes de la cabine grésillent et une voix crépitante s'élève. Ce sont les membres de l'équipage qui nous ordonnent de ne quitter nos cabines sous aucun prétexte. Cette annonce semble apaiser mes camarades, mais pas moi. Qu'est-ce que cette supercherie ?! Si nous coulons, il faut au plus vite quitter nos cabines avant que nous ne soyons bloqués ! A quoi jouent-ils donc ?

Finalement, après avoir fait trois fois le tour de la cabine au pas de course, je m'affale sur une couchette, résigné. Je me fais sûrement un sang d'encre pour rien, l'équipage sait ce qu'il fait. Pourtant, peu de temps après, les cris affolés reprennent de plus belle et retentissent à l'autre bout du couloir. Le bruit étouffé de leurs gestes paniqués nous parvient et mes camarades échangent des regards angoissés. Moi, je suis résigné. Il est déjà trop tard. L'eau s'infiltre déjà par dessous la porte de notre cabine. Le liquide à l'apparence grisâtre envahit rapidement la pièce. Mes

camarades s'agitent à mes côtés. Certains envoient leurs dernières paroles à leurs parents. D'autres essaient en vain de forcer la porte de la cabine ; d'autres encore se morfondent sur leur sort. Moi, je reste allongé sur ma couchette, fixant le plafond infiltré par l'humidité, le regard vide, sur mon lit de mort. Mon angoisse s'est arrêtée, mes sensations se sont vidées, ont déserté mon corps, qu'elles sont lâches ! Je me coupe lentement du monde, déconnectant une à une les connexions qui me relient au monde extérieur. Les bruits me parviennent de plus en plus étouffés, sourds presque, et ma vision se trouble. Bientôt, je ressens du bout de mes doigts la froideur de l'eau. Je m'accroche à cette sensation, comme hypnotisé. Je ressens chaque parcelle de mon corps entrer rapidement en contact avec le liquide qui les enveloppe. Une fois que celui-ci me recouvre complètement, je me laisse fondre dans son enveloppe fluide. Ma vision est trouble, floue, et mes lèvres goûtent au sel de l'eau. Je suis complètement détendu, je me laisse aller à l'étreinte de cette mer qui vient à ma rencontre. Mais cet apaisement, cette douce étreinte ne dure qu'un temps, bien vite, je manque d'air...

Mes poumons brûlent, enflammés par l'oxygène retenu qui presse leurs parois. Une chaleur grandissante m'enflamme de l'intérieur tandis que le liquide glacial agresse ma peau. Contraste exceptionnel de températures et d'éléments.

A l'intérieur, le feu. Le feu de l'Enfer, des souffrances, de la mort. Un feu ardent, terrifiant, destructeur. Un prédateur, un conquérant, un assassin. Il enflamme tout à son passage, allumant un incendie destructeur qui s'étend lentement, vicieusement dans tout mon corps. La brûlure est insupportable, démoniaque, elle me rend fou.

A l'extérieur, l'eau. La mer d'eau salée, envahissante, conquérante, avide. Une couverture étouffante, une camisole de force, une prison enchanteresse. Maléfique sorcière, elle agresse ma peau et prend possession de mon corps. Elle me recouvre totalement, m'enveloppant de mes langes funèbres, un linceul liquide, translucide.

Alors que mes dernières forces me quittent et que la souffrance termine d'aliéner mon corps, mon esprit dérive vers des eaux calmes, douces, apaisantes. Le mouvement des vagues est constant, reposant. Les effluves salés sont subtiles, enivrants et sont parfumés de l'empreinte du soleil. Un chant lointain me parvient : le sifflement familier du vent dans les voiles est accompagné d'une voix féminine, posée, douce. Son timbre m'est familier et gonfle mon cœur d'une chaleur réconfortante. Alors, sous mes yeux clos, se dessine le regard animé de Maman. Ses yeux scintillent d'une vive passion, mais aussi de tendresse. Leur brun chaleureux semble me sourire. Un souffle presque imperceptible se dépose sur mes tempes et sa voix me résonne clairement. Elle me chuchote quelques mots familiers : "la mer, c'est le berceau de la vie. C'est comme le ventre maternel, c'est un retour à tes origines, à tes racines. À son contact, tu te sens plus vivant que jamais".

J'ai presque envie de sourire. Finalement, elle avait raison : la mer est bien le berceau de la vie, mais aussi de la mort. Ça y est, je retourne à mes origines. Quelle plus belle façon de mourir que de retourner au commencement de la vie, au sein du ventre maternel de la Terre. Je m'endors, bercé par sa cadence apaisante, serrant le souvenir des beaux yeux de Maman contre mon cœur. Je le sais, ses yeux si vivants ne brilleront plus que de larmes à présent.

Margaux SCHEPPER - T4